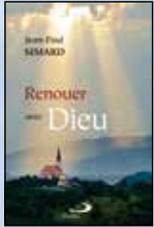


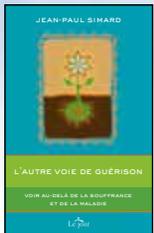
Par **Jean-Paul Simard**
Écrivain

POUR MIEUX LE CONNAÎTRE
Jean-Paul Simard fait partie de la nouvelle génération des théologiens spécialisés en anthropologie spirituelle. Il s'intéresse à la personne dans son questionnement intérieur, à la vie, à l'amour, à la souffrance, à la mort, à l'au-delà et aux rapports entre la spiritualité et la santé. Parmi ses écrits :

Renouer avec Dieu
Médiaspaul



L'autre voie de guérison
Éditions Le Jour



Cette force qui soulève la vie !



Anne Sigier/Médiaspaul

Information :
jeanpsimard@videotron.ca

Avez-vous la nostalgie de l'au-delà?

Qui n'a pas éprouvé, certains jours, la nostalgie de l'au-delà? Ce lieu que nous concevons volontiers comme un endroit de bonheur pur et sans mélange. On se met alors à rêver d'un ciel qui se vide tout à coup de son impalpable saleté pour devenir dense et pur, perméable à tous nos vœux.

La nostalgie de l'au-delà, nous n'avons pas à la créer. Elle jaillit des profondeurs mêmes de la vie.

L'au-delà, inséparable de l'idée du bonheur

Combien de fois, dans nos moments de grande lassitude, quand notre quotidien se drape de désespérance, que notre regard peine à percer l'opacité de la vie, ne nous surprenons-nous pas à rêver d'un endroit où l'existence serait faite d'un long ruissellement de jours heureux? Au-dessus des chagrins et des malheurs de l'existence? En sus, l'harmonie des êtres et des choses, tout cela se déroulant sous le signe de l'amour, de la paix, de la justice, de la liberté, de l'égalité, de la fraternité. Pas de guerre, pas de conflits, pas de maladie, pas de crainte du lendemain, une atmosphère permanente de noces et de vendanges. Dans ce paradis, la souffrance, la faim, l'angoisse n'ont plus de place.

Un rêve? Pour peu que nous soyons attentifs à nos aspirations les plus profondes, nous sentons bien que nous portons en nous le sentiment de l'au-delà. Inutile de cogiter longtemps pour nous en convaincre. Voici un texte que je considère comme l'un des plus beaux jamais écrits sur le sujet. Il a été, à une certaine époque, une inspiration pour plusieurs. Il s'agit d'une réflexion du populaire comédien et philosophe Doris Lussier, familièrement appelé « Le Père Gédéon ». Il a composé ce texte peu de temps avant de mourir. Je l'intitulerais volontiers le « Credo de l'espérance », car il ouvre un horizon de sens inouï...

Je n'ai qu'une toute petite foi naturelle, fragile, vacillante, bougonneuse et toujours inquiète. Une foi qui ressemble bien plus à une espérance qu'à une certitude. Mais, voyez-vous, à la courte lumière de ma faible raison, il m'apparaît irrationnel, absurde, injuste et contradictoire que la vie humaine ne soit qu'un insignifiant passage de quelques centaines de jours sur cette terre ingrate et somptueuse. Il me semble impensable que la vie, une fois commencée, se termine bêtement par une triste dissolution dans la matière, et que l'âme, comme une splendeur éphémère, sombre dans le néant après avoir inutilement été le lieu spirituel et sensible de si prodigieuses clartés, de si riches espérances et de si douces affections. Il me paraît répugner à la raison de l'homme autant qu'à la providence de Dieu que l'existence ne soit que temporelle et qu'un être humain n'ait pas plus de valeur et d'autre destin qu'un caillou.

C'est un immortel qui commence...

Quelques années auparavant, à l'occasion de la mort de son fils, le comédien avait écrit cet autre texte tout aussi inspiré : « Un homme qui s'éteint, ce n'est pas un mortel qui finit, c'est un immortel qui commence. C'est pourquoi, en allant confier le corps de mon fils à la terre accueillante où il dormira doucement à côté des siens en attendant que j'aie l'y rejoindre, je ne lui ai pas dit *adieu*, je lui ai dit à bientôt. Car la douleur atroce qui

me serre le cœur raffermi, à chacun de ses battements, ma certitude qu'il est impossible d'autant aimer un être et de le perdre pour toujours. » C'est ainsi que le sentiment d'immortalité naît souvent de l'expérience de nos limites et de notre fragilité.

Devant le destin, la fatalité, la mort, nous sentons le besoin que tout cela soit transcendé. Comme le disait quelqu'un au décès de son enfant : « Je n'ai jamais eu autant besoin de la certitude de l'immortalité que depuis que j'ai perdu mon fils. » Allez dans un salon funéraire lors de la mort d'un être cher. Quel sentiment circule dans les pensées? Celui de la présence de la personne décédée qui fait croire qu'elle n'est pas morte, qu'elle existe encore, mais d'une autre façon. On sent le besoin qu'elle revive, serait-ce sous une autre forme. « L'homme passe l'homme », affirmait Pascal. C'est dire la part immémoriale et éternelle de notre destin qui répond à une nostalgie d'immortalité et qui nous fait poser la question : y a-t-il quelque chose en moi qui survivra au « moi » que je suis?

Le néant « hante » l'être

Certes, nous pouvons toujours nous contenter de vivre sans nous questionner, mais ce serait faire le jeu de l'autruche. Un jour ou l'autre, au moment où nous nous y attendons le moins, ces questions nous rattrapent et souvent nous terrassent quand nous ne réussissons pas à trouver de réponses satisfaisantes. La mort en particulier a cette faculté d'ouvrir à l'au-delà. Quand la mort se profile à l'horizon, combien parmi ceux et celles qui perdent la foi la retrouvent? Le philosophe Platon affirmait jadis : « On peut dire généralement qu'aucun de ceux qui, dans leur jeunesse, ont cru qu'il n'y avait point de Dieu, n'a persisté jusqu'à la vieillesse dans cette opinion. » C'est alors que surgit dans la conscience le sentiment aigu de l'éternité.

Il existe quelque chose d'indéracinable en soi qui veut que la personne humaine soit porteuse d'un destin qui l'élève au-dessus de la matière. C'est la raison pour laquelle le « néant hante l'être », disait Jean-Paul Sartre. Et alors les conséquences sont énormes. Vivre avec la pensée que la

vie ne s'achève pas avec la mort, mais reprend sous une autre forme, imprime à l'existence une dynamique qui change tout. Savoir que la vie n'a pas la même fin que les objets que nous consommons. Savoir que la mort n'est que l'autre face de la vie, que la vie ne s'achève pas avec la mort physique de l'être et ne peut être détruite par rien ouvre un destin marqué du sceau de l'éternité. Malgré cette perspective étonnamment riche et prometteuse, nous éprouvons quand même beaucoup de difficulté à faire émerger l'idée de l'au-delà dans le champ de notre conscience. Pourquoi?

N'est vrai que ce que je vois, je touche

La grande difficulté tient au fait que nous vivons dans un monde qui n'accepte que ce qui peut être vérifié et mesuré. Pour parler comme le philosophe Friedrich Hegel, nous dirions que « n'est vrai que ce que je vois, je touche, je comprends. » Aussi, devant les scientifiques et les rationnels qui demandent des « preuves » de l'au-delà et de l'invisible, la tâche devient bien difficile, voire impossible. Si ce questionnement semble aller de soi pour un bon nombre de personnes, pour plusieurs il ne se fait pas spontanément. Un jour, quelqu'un me disait : « Ce que vous ressentez comme présence, moi, je le ressens comme absence. » Nous vivons dans des conditions matérialistes dans lesquelles germe difficilement l'idée de l'au-delà. Nous sommes pris dans l'engrenage du « ici et maintenant », incapables d'en sortir pour imaginer autre chose que la réalité présente. C'est toujours la même attitude qui nous paralyse, nous ne croyons que ce que nous voyons, touchons et sentons. Nous nous retrouvons alors perdants. Comme le dit si bien Rainer Maria Rilke, dans *Lettre à un jeune poète* : « La peur de l'inexplicable n'a pas seulement appauvri l'existence de l'individu, mais encore les rapports d'homme à homme. »

Il faut dire que nous vivons dans une culture qui rend difficiles les liens avec le monde spirituel et encore plus avec le monde surnaturel. Le danger est alors grand que le sentiment de l'au-delà qui n'est pas d'ordre matériel nous échappe à jamais. Or, toute cette dimension fait totalement défaut à l'homme de science



Osez le couple durable!
Jean-Eudes Tesson
Médiaspaul
Traverser les nouvelles fragilités conjugales avec confiance.



De la maladie à la joie de vivre
Choisir la vie
Clément Schilling
Salvator
Des enseignements pour garder le contact avec le meilleur de soi-même.

Anselm Grün John Main



Le mystère de la rencontre
Anselm Grün
Salvator
Vingt-cinq attitudes pour entretenir des relations de qualité.



Le chant du silence
L'art de méditer
John Main
Médiaspaul
Une exploration pluri-forme des voies de la méditation.





Pour peu que nous soyons attentifs à nos aspirations les plus profondes, nous sentons bien que nous portons en nous le sentiment de l'au-delà.

qui ne se limite qu'à ce qu'il peut voir ou mesurer. Résultat? Il se prive d'un important horizon d'espérance. Évidemment, ce n'est pas tout le monde qui ne se préoccupe pas de cette dimension de la vie. Beaucoup de grands penseurs se montrent même réticents à tout entrevoir à travers le seul prisme de la raison et du mesurable. Pascal, jadis, a exprimé de forts doutes là-dessus quand il affirmait dans ses *Pensées* : « La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la dépassent. »

Te réfères-tu ou non à l'infini?

Pour illustrer mon propos, j'évoquerais volontiers un très beau passage de *Terre des hommes*, dans lequel Saint-Exupéry raconte comment un élevage de canards domestiques, dont l'existence s'était limitée jusque-là au pou-

lailler, à la chasse aux vers et à la mare d'eau, se retrouve tout à coup complètement perturbé à la vue d'une volée de canards migrateurs poursuivant au-dessus d'eux leur vol transcontinental. Il se produit alors chez eux comme une métamorphose : obéissant à un instinct séculaire, ils se mettent tout à coup à battre de l'aile, rêvant de prendre, à la suite de leurs congénères, la haute route des airs. Mais voilà que leur rêve de participer au voyage initiatique s'estompe aussitôt, car ils sont enchaînés à la terre par leur poids corporel qui les paralyse, cependant que leurs ailes

devenues anguleuses les ont rendus impropres à l'envol.

Comme les canards enchaînés, l'être humain se retrouve fréquemment cloué au sol, comme s'il était voué exclusivement à la recherche des graines de la terre. Mais en même temps, il rêve de retrouver sa vraie nature, de voler vers ses origines célestes. Il se retrouve alors impuissant, car il a perdu ses ailes, celles de l'âme et celles de l'espérance. Il est empêché de s'élever par le poids de toutes sortes de désirs et d'idéologies secondaires qui le rivent aux seules réalités terrestres; par certaines doctrines aussi, purement affectives, qui voilent et anesthésient le sens même de sa vie. C'est comme si la loi de la pesanteur nous ramenait constamment au terrestre. Je m'en remets volontiers ici à l'explication de la grande philosophe et mystique Simone Weil qui écrit : « Il faut toujours s'attendre à ce que les choses se passent conformément à la pesanteur, sauf intervention du surnaturel. » Pour Madame Weil tous les mouvements naturels de l'être humain sont régis par des lois analogues à celles de la pesanteur matérielle, la grâce seule, c'est-à-dire le surnaturel et le divin, y faisant exception. Combien devient-il alors difficile de vivre « comme si l'on voyait l'invisible », selon l'invitation d'un grand apôtre chrétien.

Quand on meurt, est-ce pour la vie?

Et pourtant la conscience de l'au-delà nous habite et nous fait espérer, dans les moments difficiles, une survie après la mort. « Quand on meurt, c'est pour la vie! », clamait un humoriste. À ce titre, la croyance en l'au-delà devient un critère d'existence portant sur l'ultime interrogation : « Te réfères-tu ou non à l'infini? » Devant une question aussi importante qui engage notre destin, peut-être aurions-nous besoin d'aide? Me revient ici cette prière formulée par Antoine de Saint-Exupéry dans l'un de ses romans, *Courrier Sud* : « Seigneur, donne aux hommes les biens exemplaires. Puis le repos qui les rend éternels. »

VIVRE, c'est...

Voir au-delà...

Les preuves sont faites, le monde que l'on voit n'est pas suffisant à lui seul pour nous rendre pleinement heureux. Il est grand temps de nous ouvrir à autre chose...